

cles d'un enseignement littéraire tout païen avaient pu disposer de loin les esprits à ces scènes hideuses renouvelées du paganisme, et ainsi, contrairement sans doute aux intentions de ceux qui en étaient les instruments inattentifs, préparer quelques-uns des éléments de ce culte abominable !

Il est bien vrai que les hommes vénérables et profondément chrétiens qui pendant ces mêmes siècles ont présidé à l'éducation publique, que ces hommes si éclairés d'ailleurs et si admirablement dévoués à la jeunesse, n'omettaient rien pour détruire par les enseignements les plus solides et les plus assidus de la foi, les impressions fâcheuses qui pouvaient être produites par leurs cours littéraires.

*A continuer.*

LETTERE XXX.

Beyrouth, 1 avril 1846.

Cher Alfred,

Le Muezzin, du haut de son minaret, avait chanté l'heure de la prière, pour y appeler les croyans ; et sa voix forte, perçante, était venue m'arracher au sommeil ; il était quatre heures et demie ; et à cinq, nos Arabes étaient à la porte, impatients de faire le changement de leurs bêtes. Il en était six et demie quand nous fûmes en état d'aller rejoindre nos compagnons au Consulat français, où la caravane devait s'organiser. A sept, nous quittions la ville, pour sortir par la porte de Bethléem c'est la même par laquelle nous y avions fait, onze jours auparavant, notre entrée.

Nous longeâmes d'abord pendant quelques instants, la partie occidentale des murs de la ville ; après quoi nous entrâmes dans la route de Jaffa. Cette route, comme toutes celles du pays, est pierreuse, et très-difficile ; nos courriers n'y pouvaient marcher qu'à la file les uns des autres. Nous laissons à notre gauche, le village d'Emmaüs, à notre droite, nous découvrions la cime du mont *Viri Galilæi* ; mais bientôt elles commencèrent l'une et l'autre à nous échapper. Pour la dernière fois, notre oïl, plongeant dans la vallée de Josaphat, y aperçut les monuments sacrés. Jérusalem s'éloignait, ou plutôt nous nous éloignions d'elle de plus en plus ; ses murs, ses dômes, ses minarets allaient s'amoindrisant rapidement à nos regards ; à sept heures, vingt minutes, Jérusalem s'était dérobée à nos yeux, avec le mont des Oliviers et tous les environs. C'est alors à Jérusalem ! que je te laissai pour toujours ! En ce moment, mes yeux se mouillèrent de larmes ; et mon cœur, plus que jamais, à la pensée de ton immense infertile, renâquit à la douleur. Ville chérie de David, relève-toi donc de ta chute ! Brise donc, enfin, le bandeau qui pèse sur ton visage ; le ciel de la foi est étendu sur ta tête, jettes-y tes regards. Embrasse la vérité ; et la vérité te sera surnager à tes malheurs !

La route par laquelle nous continuâmes de chevaucher est pavée d'embarras ; elle traverse des croupes abruptes de montagnes, et des ravines escarpées. A droite et à gauche de petits villages, formés de pauvres et misérables cabanes, se dessinent à nos regards ; c'est Keriet-Séïla ; c'est Biré, dont le premier est situé sur le bord d'un torrent desséché, et le second planté, pour ainsi dire, sur le sommet d'une haute montagne. La terre offrait à peine quelques vestiges de verdure ; ça et là cependant apparaissaient quelques figuiers clair-semés, dont les branches rabougris étaient, comme en tremblant, au souffle du vent, leurs feuilles noircies. La vallée de l'érébinthe se montra enfin à nos regards ; ce lieu est célèbre dans l'histoire sacrée ; c'est là qu'un jeune pâtre, encore imberbe, avec les quelques pierres qu'il y amassa, terrassa un redoutable ennemi.

Un pont en pierre est jeté sur le torrent qui coule au fond de la vallée ; à dix pas de ce pont est l'endroit où David recueillit ses armes arrondies. La végétation est ici luxuriante ; le fond comme les versans de Térébinthe, est d'une étonnante verdure ; ce qui n'offre pas un léger contraste avec l'aridité et la désolation des collines et ravines qui l'entourent. Je remarquai, en particulier, à la droite du chemin, une charmante pelouse ; l'Angéterre, si renommée par la richesse de ses pâturages ne produit rien de semblable. La proximité de ce champ des bords du torrent me laisse à soupçonner que ce pourrait bien être là l'arcane où David se mesura avec Goliath. Nous gravîmes ensuite une colline ; de là, nous découvrîmes le village de St. Jérémie, et la vallée où il est situé. C'est, dit-on, l'ancienne *Anthonoth*, patrie de Jérémie. L'église que St. Hélène y avait fait élever en l'honneur de ce prophète, existe encore ; c'est aujourd'hui une espèce de hangar, à l'usage des habitans du lieu. Le monastère qu'elle y avait également fait construire, est entièrement disparu.

M. de Chateaubriand avait été obligé en passant à St. Jérémie, ou à Abou-Gosch, comme on le nomme maintenant, de payer le droit que la tribu exigeait alors des voyageurs ; cette avanie ne s'exerce plus aujourd'hui, grâce, sans doute, à Ibrahim Pacha, qui, pendant son pachalick de Syrie, arrêta le chef de cette tribu, Abou-Gosch et l'écrasa dans son propre palais, dans l'appartement même qui, comme je l'ai déjà marqué, nous a servi de logement à Jérusalem. Il ne paraît pas que les voyageurs aient été depuis rançonnés en passant par ce village, malgré l'ascendant extraordinaire du Cheik Abou-Gosch, sur une grande partie de la Palestine, où il est plus puissant que la Porte même. Trois mille cavaliers sont à ses ordres ; les habitans des montagnes qui se trouvent en Hébron et Gaza sont prêts, au premier signal de sa part, à se ruer sur ses ennemis. Le Pacha de Jérusalem, à qui on avait fait part, en y arrivant, des exactions que nous avait fait éprouver le Cheik d'Hébron, sentit bien à la vérité la nécessité d'en châtier l'auteur ; mais la crainte du terrible Abou-Gosch vint paralyser tous ses dessins ; car ce dernier n'eût pas manqué de prendre à l'instant même en

main la cause de celui qu'il regardait comme son protégé ; il serait venu l'assassiner avec sa nombreuse cavalerie (1).

A midi, nous atteignîmes le dernier rang des montagnes qui dominent la plaine de *Sanon* ; nous l'aperçûmes à nos pieds comme une immense nappe de gazon déroulée à perte de vue devant nos yeux (2). Une fois dans la plaine, nous laissons nos bagages en arrière, et nous primes les devants ; notre dessein était de faire, pour un instant, étape à Ramlé, d'y dîner et de continuer ensuite notre marche sur Jaffa, où nous nous proposâmes d'aller coucher ce jour là même. Nous chevauchions tantôt au trot, tantôt au galop et cependant Ramlé n'approchait pas sensiblement, l'ardeur de nos désirs semblait, au contraire, la faire fuir devant nous. Nous avions franchi la plus grande partie de l'espace qui nous en séparait, lorsque nos compagnons français, (3) meilleurs cavaliers que M. Bélanger et moi, nous dépassèrent, et y entrèrent sans nous.

Ramlé est comme encaissée dans un massif d'Oliviers, de figuiers, de grenadiers, d'orangers, de citronniers et d'épices, à formes bizarres, du milieu desquels s'élaudent de gracieux palmiers, dont la force et la hauteur témoignent assez de la richesse du sol qui les nourrit. Ce ne fut qu'après avoir assez longtemps erré par des rues sales et étroites, que nous pûmes enfin arriver au couvent de Terre-Sainte. Ici, affaire sérieuse : il s'agissait de descendre de cheval ; et je ne savais comment m'y prendre, tant ma maussade sellette arabe n'avait littéralement rompu les jambes. Je ne trouvai d'autre ressource, pour opérer cette descente, que de me laisser couler sur le flanc de ma monture ; je m'y hasardai, et bien m'en advint ; j'eus le bonheur d'arriver debout à terre, où, malgré mon état d'épuisement, je me tins assez ferme sur mes deux pieds. Il y avait une cour à passer ; pour en venir à bout, je fus contraint d'empoigner mes deux jambes, l'une après l'autre, pour les aider à la franchir.

Trois heures sonnaient, comme nous mettions les pieds dans le monastère. Des quatre ou cinq religieux qui l'habitent, un seul s'était présenté pour nous offrir l'hospitalité, c'était le frère cuisinier, qui, au bout d'une demi-heure, nous servit sur une table dont je ne dirai rien, de crainte de méfître, une omelette au lard, autour de laquelle nous primes incontinent séance. Le repas fut délicieux ; nous le terminâmes avec le regret que la pitance n'eût pas répondu à notre brûlant appétit ; une seconde omelette de même force que la première ne nous eût pas trouvés en défaut ; mais la discréption nous fit une loi impérieuse du silence ; nous remîmes à Jaffa le complément de notre dîner.

Ramlé, d'abord appelée *Ramata*, *Ruma*, *Ramathaim-Saphim*, reçut plus tard le nom d'*Arimathei*, qu'elle perdit dans la suite pour prendre celui qu'elle porte encore aujourd'hui. Cette ville dont l'Evangelie fait mention, appartenait à la tribu d'*Ephraïm*. St. Jérôme en fait la patrie d'*Elcana*, épouse de Phanuel, et de son fils, le prophète Samuel, qui, selon le même saint, y demeurait habituellement ; à Golgotha, ou à Masphâ, ou à Béthel, etc. C'est à Ramatâ que les anciens de la nation vinrent lui demander un roi. David suivant la persécution de Saül s'y retira chez le même prophète, et y termina plus tard ses jours. On prétend montrer son tombeau sur une montagne voisine.

Cette ville est encore célèbre pour avoir été le berceau de Joseph et de Nicodème, ces généreux disciples qui eurent le courage, en dépit de la haine des Juifs, contre le Sauveur, de lui rendre les honneurs de la sépulture. A une demi-lieue de Ramlé était située Lydda, où St. Pierre opéra la guérison d'un paralytique appelé Enée.

A quatre heures nous étions en route pour Jaffa ; la distance à parcourir est de douze à quatorze milles environ. En sortant de la ville, nous découvrîmes, au milieu d'une forêt de napals, la *Tour des quarante martyrs*, ainsi appelée par la tradition, qui y fait reposer plusieurs des quarante martyrs de Sébastie, en Arménie ; et plus loin, à mi-chemin entre Ramlé et Jaffa, un bois d'Olivier, planté en quinconce de la main même, dit-on, de Godisford de Bouillon. Le jour était tombé lorsque nous arrivâmes à une fontaine située dans le voisinage de Jaffa ; nos chevaux, qui n'avaient pas bu depuis Jérusalem, s'y désaltérèrent ; après quoi nous nous enfongâmes entre deux forêts de citronniers et d'orangers, en pleine floraison. L'air embuqué qui s'en exhalait nous transporta par la pensée dans le jardin d'Eden. C'est au milieu de semblables jouissances que nous fîmes notre entrée dans la ville où nous allâmes descendre au couvent des Pères Franciscains, qui nous accueillirent avec une rare affabilité ; le P. Gerdien vint lui-même nous recevoir à la porte.

Jaffa, l'ancienne Joppé, passe pour une des plus anciennes villes du monde ; plusieurs en attribuent la fondation à Japhet, l'un des fils de Noé. On croit que c'est là que ce dernier construisit Parche, qui le sauva du déluge avec toute sa famille. Après la retraite des eaux, le Patriarche donna à Sem, son fils ainé, les terres dépendantes de la ville qu'avait fondée son troisième fils. Si l'on en croit la tradition, Jaffa renfermerait les cendres du régénérateur de genre humain, qui y aurait été enseveli à l'âge de 950 ans, 350 ans

[1] Abou-Gosch vient d'être arrêté par la Porte, qui l'a relégué dans l'île de Chypre.

[2] Cette plaine s'étend le long de la mer, depuis Gaza, au midi, jusqu'au mont Carmel, au nord. Elle est bornée au levant par les montagnes de Judée et de Samarie.

[3] C'étaient trois officiers de la corvette la *Créole* en station à Beyrouth, venus à Rome pour assister aux offices de la Semaine-Sainte.